

consolent les mourants, ensevelissent les morts ; vous qui avez subi le plus infâme châtement, oui, venez dans notre île ; c'est ici que nos soins hospitaliers, que notre tendre vénération vous feront connaître la véritable tolérance. ”

Ce qui décida l'émigration du clergé français, ce fut évidemment, plus encore que les pressantes et prophétiques instances de Burke, les massacres qu'en septembre 1792, à la voix de Danton, opérèrent pendant cinq jours et autant de nuits, aux Carmes, à la Conciergerie, à la Force, à l'Abbaye, au Châtelet, des assassins régulièrement salariés comme travailleurs ; massacres qu'une circulaire de la Commune fit s'étendre de Paris jusque dans plusieurs villes des départements.

De 1792 à 1799, M. Plasse a noté que trois courants d'émigration s'établirent, le premier après la loi de déportation du 26 août 1792, le deuxième après l'insurrection de la Vendée, le troisième après le 18 Fructidor.

Ce triple courant emporta, et de toutes les provinces de France, près de neuf à dix mille ecclésiastiques, dont un certain nombre se réfugièrent en Amérique ou même en Chine, mais qui, pour la plupart vinrent demander à l'Écosse, à l'Irlande, aux îles anglaises de Jersey et de Guernesey, et surtout à l'Angleterre, du pain et un abri. Dès 1774, en Angleterre, les lois anti-papistes avaient été rapportées. Néanmoins tout fanatisme anti-papiste n'avait pas pour cela disparu, et surtout la populace, dès qu'une occasion se présentait, ne s'était point déshabituee de s'agiter aux cris de : *no popery !* Enfin des politiques anglais ne manquaient pas qui, circonspects jusqu'à la pusillanimité, affectaient de craindre que l'hospitalité offerte aux fugitifs ne devint un motif ou un prétexte de complications extérieures.

Aussi les prêtres émigrés français n'échappèrent-ils point complètement, une fois débarqués en Angleterre, aux mauvais procédés, aux avanies, ni même aux outrages. Des feuilles publiques anglaises s'acharnèrent à dénoncer leur présence sur le sol anglais comme un scandale ou un danger, et des pamphlétaires se rencontrèrent pour diffamer en prose et en vers les malheureux proscrits. Mais il faut se hâter de rendre hommage à la nation anglaise proprement dite. Ses représentants les plus accrédités, les membres les plus influents par la fortune ou les plus éminents par l'esprit d'une aristocratie pourtant toute protestante, concertèrent, dès la première heure, les plus ingénieux efforts pour venir en aide à des infortunes imméritées, et de toutes parts des souscriptions spontanément s'ouvrirent et des comités de secours s'organisèrent qui, jusqu'au dernier moment, continuèrent leur salutaire patronage. Ajoutons que l'Angleterre ne se borna pas à des subventions, mais qu'elle eut aussi pour ceux qu'elle secourait de nobles raffinements de délicatesse. C'est ainsi que l'Université